

Le fonds interuniversitaire Qbic prend l'accent liégeois

Qbic se définit comme un des principaux fonds de capital à risque interuniversitaire d'Europe. D'origine flamande, il s'ouvre à des partenaires wallons.

MICHEL LAUWERS

Les investisseurs du nord du pays s'intéressent de plus en plus aux recherches développées au sud. Une nouvelle preuve en est apportée aujourd'hui par Qbic, le fonds d'investissement interuniversitaire flamand créé en 2012 avec des partenaires publics, universitaires et privés: après avoir clôturé l'an dernier la période de récolte de son premier fonds, il a lancé il y a dix mois son successeur Qbic II, et celui-ci vient d'accueillir une première université francophone dans son tour de table. L'Université de Liège (ULg) y a pris une participation lors de la nouvelle levée de fonds qui a permis d'ajouter 7,7 millions d'euros aux 40,4 millions déjà récoltés en début d'année. Imec, le centre de recherche de micro-électronique flamand, est monté à bord de Qbic II à la même occasion. Du coup, le fonds compte aujourd'hui pas moins de quatre universités (Gand, Anvers, VUB, Liège) et deux centres de recherche (Vito et Imec) dans son actionnariat, à côté d'invests publics comme PMV (Flandre), SFPI (fédéral) ou Meusinvest (Liège), de banques (KBC, BNPPE, ING) et d'investisseurs privés.

«Nous voulons encore ajouter un groupe d'hôpitaux à notre tour de table, souligne Jean Van Nuwenborg, partenaire de Qbic II. Les hôpitaux universi-

taires se montrent très actifs dans l'innovation: chacun d'eux crée en moyenne une spin-off tous les trois ans. Nous investissons dans des spin-offs ou des sociétés ayant un lien technologique avec une université.» Le fonds espère convaincre une dizaine d'hôpitaux, de même qu'une ou deux autres universités francophones, à venir grossir ses rangs d'ici juin 2018, date à laquelle il espère disposer au total de quelque 60 millions.

L'arrivée des francophones dans l'actionnariat doit permettre d'ouvrir chacune des deux Régions aux partenaires des uns et des autres, tant en matière de recherche que de financement. Dans cette même optique de croisement de réseaux, les gestionnaires de Qbic II aimeraient également accueillir en son sein des investisseurs ou invests bruxellois.

Accent sur l'innovation et l'international

Le fonds intervient très tôt dans chaque projet, souvent avant même l'établissement de la société. «Nous aidons les universités à transformer des projets académiques intéressants en projets économiques.» La formule inclut un accompagnement intensif des porteurs de projet par l'équipe de gestionnaires du fonds.

Qbic II vise des projets innovants, dont les entrepreneurs ont des ambitions de déploiement à l'international. «Nous regardons tous les dossiers qui se présentent, dit Van Nuwenborg, mais trois secteurs émergent nettement: les sciences de la vie, le hardware et les logiciels.»

Un réseau interuniversitaire est

un instrument puissant, expliquent les pères de Qbic II: dans les cinq ans à venir, période d'investissement du fonds, ils analyseront environ un millier de projets, pour en retenir une vingtaine. Ils ont déjà placé des mises dans trois jeunes pousses: Aphea Bio, Bluefoot Membranes et Laminaria. La première développe des alternatives biologiques aux produits chimiques de protection des plantes, la deuxième a créé un type de membranes plus résistant pour la purification des eaux usées, la troisième a inventé un système transformant l'énergie des vagues maritimes en électricité de manière constante et sans subir l'impact des intempéries.

Le fonds investit toujours aux côtés d'autres intervenants et s'engage à suivre les tours de financement à venir, jusqu'au rachat ou à l'entrée en Bourse de chaque entreprise ciblée à un horizon classique de 6 à 8 ans. Il entend utiliser son caractère pluriuniversitaire pour entretenir les expériences et, le cas échéant, faire émerger des synergies entre projets.

48 millions €

Aujourd'hui, le fonds Qbic II dispose de 48 millions d'euros à investir. D'ici juin 2018, il espère arriver à 60 millions.